

Extraits du roman de Francis Demarcy

Fin de race

(mars 2019, Éditions de la librairie du Labyrinthe)

.....

Odile Delay, la coordinatrice de l'ADMR, m'a refile un nouveau "dossier" depuis peu. Guillaume Alleaume, il s'appelle. Il n'a pas vraiment besoin de moi, en fait. La cuisine et la lessive, il sait faire. Comme il vit seul et qu'il traîne une patte, les services sociaux lui ont octroyé une aide ménagère. Je viens juste une matinée par semaine faire un semblant de ménage. Et puis je lui fais ses courses à la supérette du bourg voisin car le pauvre n'a plus de voiture. Le reste du temps je lui fais la conversation. C'est moi qui ai dû fendre la glace avec lui car il est pas d'un naturel causant. Mais une fois que le contact est établi, c'est un interlocuteur plaisant. Il radote pas trop pour un vieux. D'ailleurs il est pas si vieux que ça, il a à peine soixante ans. Cela dit, il a déjà les caractéristiques du grand âge : déplacements réduits, consommation de médocs, solitude acceptée.

Il n'a pas fait grand-chose de sa vie, il le reconnaît lui-même, mais il n'est pas aigri pour autant. Il assume sans mal son passé, qu'il évoque d'ailleurs peu. Comme tous les anciens paysans, il a peu bougé. Le travail ne l'a pas accaparé pourtant, ni la famille, ni même les loisirs. C'est juste qu'il a les mœurs casanières de son milieu. J'ai la moitié de son âge et j'ai rencontré plus de gens que lui et vu infiniment plus du vaste monde.

J'avais entendu parler de lui avant de me mettre à son service. Pas forcément en bien d'ailleurs... Fils unique, héritier d'une grosse ferme, et qui finit sur la paille. Les gens du coin, besogneux et envieux, ne sont pas très complaisants avec les fruits secs. Et puis je l'ai rencontré. Les débuts furent timides. J'avais devant moi un type prématurément vieilli, boiteux et décharné. Il avait la voix brisée et le regard triste. J'aurais pu le prendre en pitié, mais c'est pas mon genre. Et lui aurait pas aimé. Sa détresse était différente de celle des autres vieux chez qui j'allais. Lui était bien content de ne plus exercer de métier, de ne plus avoir à se soucier d'une ferme, de ne plus être obligé de composer avec la météo...

Cette vie au ralenti et ce statut d'inactif pensionné lui conviennent bien, c'est juste qu'il est embêté de ne plus pouvoir conduire. On lui a retiré son permis, je crois savoir... L'amusant dans son cas, c'est qu'il se déplace en tracteur en attendant de récupérer un jour son permis. On le voit régulièrement passer dans le village et les environs immédiats au volant de son Massey-Ferguson 45 CV. Il ne passe pas inaperçu. Il écoute de la musique à fond dans la cabine, comme un ado dans sa bagnole. Les braves gens du coin ne comprennent pas toujours cette façon d'être.

Guillaume Alleaume passe pour un vieux fou, au mieux pour un “original”.

Misanthrope est pas le mot qui convient pour lui. il ne dit pas de mal des gens en général, mais il n’a pas de goût pour la sociabilité. Il voit pas grand-monde et ça lui convient comme ça. Ses seules sorties, c’est pour le bistrot du village. Il aime pas spécialement picoler, il aime pas davantage causer aux autres clients, son plaisir c’est de se percher sur un tabouret de bar, s’accouder au comptoir et rien faire d’autre. Une façon de passer le temps qui vaut bien celles du club du troisième âge. Guillaume Alleaume dans un thé dansant, c’est pas imaginable. Il n’est plus bon à grand-chose, mais pas encore prêt à se laisser humilier en gigotant sur un air d’accordéon. C’est un vieux récalcitrant, et c’est ce qui me plaît chez lui, d’autant plus qu’il n’exerce pas sa mauvaise volonté à mon égard. Les distractions communes de son âge ne lui disent rien. Même au bistrot, où se réunissent des alcoolos bavards, lui parle rarement. Il se met en marge aussi souvent qu’il peut et ne porte pas sa marginalité en étendard. Forcément, je me reconnais un peu là-dedans. Nos caractères sont bien différents, moi plutôt ouverte et curieuse, lui plutôt renfermé. Nos rythmes de vie n’ont rien à voir, moi active, intrépide à mes heures, lui tournant au ralenti. Mais on se sent lui et moi comme des produits défectueux qui ont fait avec leur défectuosité.

Je m’occupe d’une dizaine de vieux, encore assez valides pour rester chez eux. Quand j’en perds un, l’ADMR le remplace. J’essaie de pas m’attacher à eux. Avec certains, j’ai pas trop à me forcer. Avec d’autres, je résiste plus difficilement. C’est le cas de Guillaume Alleaume.

J'aime bien aller chez lui, et pas seulement parce qu'il n'y a pas grand-chose à faire côté poussières et repassage. Il se traîne par moments, il ronchonne à l'occasion, et pas toujours pour de bonnes raisons, mais il a gardé intact un engouement qu'il a contracté dans sa jeunesse : la musique rock. Retraité de l'agriculture et rocker indéfectible, c'est amusant comme combinaison.

Quand je suis arrivée chez lui la première fois, j'ai d'abord senti une ambiance différente de celle des autres maisons où je vais. Pas de bibelots, ni de photos de famille. Presque rien dans le buffet. Les vieux ont tendance à accumuler, les provisions et les souvenirs. La seule chose que Guillaume Alleaume ait amassée au cours de son existence, ce sont les supports musicaux. Cassettes, CD et vieux vinyles, il en traîne partout dans la maison, aussi bien sur le plan de travail de la cuisine que sur la tablette de la salle de bains.

Dans le séjour, j'ai tout de suite repéré le matériel HI-FI et l'amoncellement de CD à proximité. J'ai jeté un œil sur ceux du dessus : que du rock... Moi qui croyais m'y connaître pas mal en la matière, j'étais tout étonnée de voir tous ces noms qui ne me disaient rien : Nick Drake, Daniel Johnston, Will Oldham, Elliott Smith. À voir la gueule des types et les titres de certaines chansons, j'ai compris qu'Alleaume était sur le versant sombre du rock.

On n'est pas de la même génération, alors forcément on n'a pas les mêmes références. À la rigueur, on pourrait tomber d'accord sur Patti Smith ou PJ Harvey. Quand j'ai commencé à écouter vraiment du rock, je suis partie sur les routes avec une copine. On suivait plus ou moins les tournées de petits groupes français dont on aimait surtout l'esprit commando. Musicalement, c'était peu élaboré.

Les textes faisaient pas dans la nuance. C'était ma jeunesse, plus déboussolée que vraiment rebelle, et c'est aujourd'hui bien loin. Je n'ai pas plus la nostalgie de mes emballements d'ado que de mes jouets d'enfant. Je suis aujourd'hui une grande fille de trente ans et des balais, plutôt préservée par la sclérose de l'âge adulte, et j'ai dû trouver une alternative au rock alternatif que j'écoutais à dix-huit.

Quand je viens travailler chez lui, Guillaume Alleaume ne change rien à son programme. Il passe la matinée dans son fauteuil à rien foutre. Pour meubler, il met de la musique. Ce que j'entends ne déborde pas de joie et d'énergie, mais ce n'est pas désagréable pour autant. Des chansons minimalistes qui collent parfaitement à l'ambiance torpide de la maison. Je n'ai pas attendu longtemps pour brancher Alleaume sur le sujet, et j'ai bien fait. Il a quitté d'un coup son personnage distant et laconique. Comme pour se justifier de ce qu'il écoutait, il m'a d'abord dit qu'il souffrait d'acouphènes et qu'il devait maintenant se contenter de musiques reposantes pour les oreilles. Le folk-rock mélancolique, c'était quasiment une prescription médicale pour lui...

Je comprends d'autant mieux l'évolution d'Alleaume que je commence à en ressentir les premiers symptômes. Je n'ai pas de sifflements dans les oreilles, tout va très bien du côté ORL, c'est juste que je me sens passer d'une phase de l'existence à une autre. Et pour cette nouvelle vie, rurale et gériatrique, je n'avais pas encore trouvé l'accompagnement sonore adéquat. Jusqu'à ce que je ressente des frissons, les premiers depuis bien longtemps en entendant Johnny Cash et Fiona Apple reprendre *Bridge over troubled water*. Cette chanson, en tout cas cette version-là, m'a bouleversée.

Je n'imaginai pas que je devrais la bande-son de mes prochaines années à un vieux paysan ronchon.

Quand on m'a proposé une aide ménagère, j'ai failli refuser tout net. Je ne me voyais pas laisser entrer dans mon salon une mémère accro du ménage. Les odeurs de pin des Landes, ça m'aurait rappelé les fermières avec qui j'avais sympathisé. Les souvenirs de ma belle époque batifoleuse, je n'avais pas besoin de me faire souffrir avec ça, maintenant que j'étais hors service. Je ne pouvais plus trop, les acrobaties et tout ça. Je n'y pensais même pas. La Nature est bonne fille parfois, elle vous ôte l'envie en même temps que les moyens.

Je ne faisais rien de mes journées, c'est entendu, pourtant je me voyais mal perdre mon temps à devoir accueillir quelqu'un chez moi. C'était moins une question de disponibilité horaire que de disposition d'esprit. Avec les années, on se retire du jeu social, on n'arrive plus à faire comme si les autres ne nous gênaient pas. Il y a un lien de l'altérité à l'altération, disait je ne sais plus quel philanthrope... Les démarcheurs à domicile ne venaient jamais m'emmerder car je ne leur ouvrais pas. Les commerçants itinérants ne s'arrêtaient pas devant chez moi, tant mieux. Je réduisais ma production d'ordures ménagères de façon à m'occuper le moins possible du passage des éboueurs. J'organisais ma vie pour voir un minimum de monde. À quelques exceptions près, je voyais mes semblables comme des importuns.

L'idée de laisser une inconnue pénétrer dans ma maison et de se mêler de mes petites affaires domestiques, cette idée-là me déplaisait particulièrement. En même temps, si je pouvais déléguer quelques corvées à une personne dévouée et gratuite, c'était l'occasion. Je n'ai pas su rembarquer les services sociaux, j'ai pensé à plus tard, quand je n'aurais plus le choix de me passer d'eux.

Quand j'ai vu le spécimen qu'ils m'ont envoyé, je n'ai pas regretté d'avoir accepté. Dorothée Marcoule ne correspond pas à l'image normative qu'on se fait de la femme de ménage. Côté apparences, ce n'est pas vraiment la sou-brette à plumeau. Les cheveux aile de corbeau, un piercing à la narine droite, un autre au sourcil gauche, un tatouage qui déborde sur la nuque et qu'on imagine courir sur tout le dos. Côté relations humaines, elle est plutôt cash. Elle ne dore pas la pilule aux petits vieux souffreteux et elle rabroue les geignards, au risque de se faire jeter, ce qui ne lui arrive jamais. Quand elle débarque chez vous pour la première fois, on se demande comment les boîtes de services à domicile ont pu recruter cette Arletty post-punk. Au bout de quelques minutes de présence, on comprend qu'elle est taillée pour le job. Elle est à l'aise avec les gens de toutes classes d'âge et de toutes conditions sociales, elle ne retourne pas aux autres les préjugés dont elle est l'objet et, comble de l'élégance, elle ne se sent investie d'aucune mission.

Je ne suis pas vraiment dans le cœur de cible de sa clientèle, je ne correspond pas exactement au profil personne-âgée-dépendante, mais je recour sans états d'âme aux services de Dorothée Marcoule. Elle remédie à

mon impérite ménagère sans avoir l'air d'y toucher. Elle plie et range les vêtements qu'il m'arrive de laisser s'entasser dans le panier à linge. Elle donne un coup aux vitres que j'ai tendance à laisser s'opacifier. Elle va au ravitaillement pour moi. Bref elle s'acquitte des tâches domestiques que je néglige, mais ce n'est pas pour ça que je l'apprécie. Elle ne joue pas plus à la femme de ménage qu'au travailleur social, elle vient chez vous en voisine sympa. Cette forme de relation sociale est nouvelle pour moi. Sans me l'avouer, j'aime quand elle déboule chez moi. C'est comme une intrusion vivifiante dans ce décor morne de destin finissant. Pas fée du logis, pas davantage cordon bleu, mais courant d'air salubre. Et en plus, elle ne fronce pas les sourcils quand je rajoute deux packs de bière à la liste des commissions.

J'ai atterri dans ce coin un peu par hasard. Un pavillon bas de gamme dans un village impersonnel, lui-même entouré d'une plaine sans attrait. Je me foutais bien du décor. Tout ce qui me plaisait ici, c'est que je n'avais pas de voisins ou si peu. J'étais tranquille entre mes quatre murs. On me foutait la paix, enfin presque...

Fin juin, j'ai reçu une lettre de la mairie. Les termes étaient assez déplaisants. C'était au sujet des chardons qui poussaient sur mon terrain. Ils étaient en fleur, ils allaient propager leur nuisance dans tout le quartier, je devais y remédier au plus vite : c'est ce que disait la lettre signée du maire lui-même. Il y invoquait un arrêté préfectoral sur la destruction des chardons et je ne sais plus quel article du Code rural pour les sanctions aux contrevenants. Le terme de jardin ne saurait convenir à la surface qui entoure ma maison. J'ai maintenu ce terrain dans le même état où me l'avaient laissé mes prédécesseurs, c'est-à-dire en friche.

Au premier printemps, j'avais remarqué qu'il était le refuge d'une famille de hérissons. Je ne voulais pas leur nuire en fauchant l'herbe. J'ai passé l'âge de bêtifier sur les bébés animaux, mais je me suis senti en partie responsable d'eux quand j'ai vu les quatre petits hérissons suivre leur mère en file indienne. Quand les premières touffes de chardons sont apparues, je n'ai pas davantage réagi dans le sens d'une certaine normalisation horticole. Après les hérissons, les chardons. J'avais trouvé la thématique de mon "jardin" : les piquants.

Je ne peux pas dire que le ton péremptoire du maire m'ait beaucoup impressionné, mais le jour même de la réception de la lettre, j'ai coupé les chardons. Trois jours plus tard, je les ai rassemblés et brûlés. Comme le feu prenait bien, j'ai jeté dessus des vieilles palettes déglinguées, abandonnées là par mes prédécesseurs. J'avais là un beau feu, sans quasiment de fumée. Me revint alors cette phrase de Céline : "Le feu est le boute-en-train de la vie, même un feu de rien, trois brindilles..." J'étais en pleine extase pyrolâtre lorsque je vis débarquer chez moi deux gendarmes.

— Il est interdit de faire du feu chez soi. Éteignez ça ! M'a ordonné l'un deux.

J'ai dû faire quelques voyages depuis la cuisine avec un seau plein à ras bord. Comme je boitais, j'en perdais pas mal en route. Je me faisais penser à Cozette — c'était mon jour de réminiscence littéraire — trimballant péniblement son seau dans les rues de Montfermeil, la veille de Noël. Les deux gendarmes ont dû se sentir un peu Thénardier car en partant, ils ont tenu à me préciser qu'ils étaient intervenus à la demande du maire.

Les Essarts étaient comme une société en minuscule, avec ses propres règles. Nous dépendions d'une commune, mais nous faisions comme s'il s'agissait là d'un détail administratif. Depuis des générations, les Alleaume avaient maintenu l'ordre et la prospérité sur ce domaine, veillé à ce qu'on ne maltraite ni les gens ni les bêtes. Pour le reste, ils estimaient n'avoir de compte à rendre à personne. Après mon épisode chardons, je regrettais amèrement le mode de vie de la ferme isolée. Même ici où je n'avais pourtant pas de voisins immédiats, je pouvais subir les remontrances d'un petit édile municipal.

J'ai raconté mes petits ennuis à Dorothée. Elle avait une bonne opinion du maire, il lui avait procuré un logement et l'avait aidée à trouver un travail. Elle lui trouvait une fibre sociale, des valeurs humaines. J'avais une autre perception du bonhomme. Il m'avait envoyé un courrier comminatoire, puis il m'avait envoyé les flics. C'était moins son intervention que le procédé qui me débectait. Élu de proximité, mon cul ! Je le voyais plutôt comme un pauvre type, moitié garde champêtre moitié shérif, qui ne sait pas au juste comment s'y prendre pour asseoir son autorité. Quant à son humanisme, il avait pour le moins des éclipses...

Lorsque j'ai rencontré Guillaume Alleaume, j'ai eu une drôle d'impression. Il me parlait à peine, évitait mon regard. Je me suis dit qu'il avait un problème avec les femmes. En fait, ça ne se passe pas mieux avec les hommes. Il m'a dit tout le mal qu'il pensait du maire qu'il ne connaît même pas. Il aurait eu la visite des gendarmes à cause de lui. Je n'ai pas bien suivi cette affaire, une histoire de chardons je crois, mais j'ai bien compris que Guillaume Alleaume n'avait pas apprécié qu'on s'adresse à lui de cette façon. Je ne juge pas le bien-fondé de ce rappel à l'ordre, et pour tout dire je m'en fous. Ce qui m'inquiète pour lui, en revanche, c'est qu'il est limite paranoïaque dès qu'il évoque son rapport à autrui. À son âge, il devrait au moins être un peu zen pour ces choses-là.

Quand j'étais arrivée chez lui et que je l'avais questionné sur le voisinage, il m'avait tout juste parlé d'une famille de hérissons. Il les nourrissait, leur mettait à boire dans son jardin laissé à l'abandon exprès pour eux. Il était complètement gaga avec ces bêtes. C'était d'autant plus étonnant qu'il disait n'avoir jamais eu d'animaux de compagnie avant. Beaucoup de vieux solitaires ont ce genre d'attentions animalières, leurs lubies se cantonnent aux chiens et aux chats. Mais les hérissons, c'est pas courant. Au moins Alleaume a su être original. Peut-être qu'il se reconnaissait dans cette bestiole qui se met en boule et qui hérissé ses piquants quand on l'approche.

Contrairement à Guillaume Alleaume, je ne vis pas à l'écart du village. Je salue mes voisins, je parle au facteur, j'achète mon pain sur place. Je ne suis pas d'ici, j'y vis pour l'instant alors je fais gaffe à pas froisser les gens du cru. À défaut de donner des gages de "normalité", j'essaie d'envoyer des bonnes ondes vers tout ce que j'approche. Je ne me sens pas le droit de suggérer à Guillaume Alleaume de suivre mon exemple. Il semble s'arranger très bien avec la solitude. Je voudrais juste qu'il reconsidère les places respectives des hommes et des hérissons dans ses préférences sociales.

Un jour où j'allais acheter mes clopes au bar du village voisin, j'ai repéré le tracteur de Guillaume Alleaume garé pas loin. Il était à l'intérieur, affalé sur le comptoir au milieu d'autres clients. Il avait visiblement trop bu. Ses compagnons, c'était le tout-venant des ivrognes ruraux, un peu fiers-à-bras, un peu vicieux. Je suis allée vers Alleaume en ignorant les autres hommes qui me regardaient avec cet aplomb que donne l'alcool aux êtres frustes. Je lui ai proposé de le ramener chez lui. Il a refusé gentiment. Un des types a dit : « Vas-y Gervaise, ton infirmière va te raccompagner. » J'ai pris mon paquet de clopes et suis partie.

J'ai revu plusieurs fois le tracteur garé au même endroit, je sais ce que ça veut dire. Alleaume n'a plus que cette brochette de pauvres types pour lui tenir compagnie. Ils doivent être contents les gars de voir cet ancien riche, fils de bonne famille, ravalé à leur niveau. Mais c'est pour Alleaume que ça m'embête. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il mérite mieux que ça. Passer son temps, quand il en reste si peu, parmi une bande de parasites avinés,

c'est du gâchis. Ils ne le reconnaissent pas vraiment comme un des leurs, de toute façon. Ils se foutent pas mal de lui, comme du reste de l'humanité. Ils boivent à ses frais et, pour toute reconnaissance, bavent sur son compte. À commencer par ce sobriquet "Gervaise", emprunté à l'héroïne de "l'Assommoir". Une boiteuse qui picole et qui finit dans la misère et la solitude, voilà ce que leur inspire Alleaume. Sans parler de l'identification à une femme qui, dans leur bouche, n'est pas vraiment flatteuse. D'ordinaire, j'apprécie plutôt les marginaux et les perdants, mais ceux-là me débeccent. Je suis même surprise que, dans le lot, il y en ait un qui a lu Zola. Quant à Alleaume, il me fait l'effet d'un gamin qui ne sait pas choisir ses copains.

.....

.....

Déjà un an que je me suis installé dans ce pavillon. Installé est un bien grand mot. J'ai très peu de meubles. Je n'ai même pas déballé tous les cartons du déménagement. J'aime l'idée que je pourrais foutre le camp d'ici en quelques heures si je le décidais subitement. Partir n'est pas à l'ordre du jour, cependant. Ce n'est pas que je me sente spécialement bien ici, mais ailleurs ne serait pas mieux.

J'ai récupéré depuis peu mon permis de conduire, racheter une voiture ne me dit rien. Les habitants du village se sont habitués à me voir circuler en tracteur, je suis devenu à mon corps défendant une curiosité locale avec mon vieux Massey-Ferguson customisé. J'ai adapté une cabine récente dessus pour me protéger des intempéries et pour écouter de la musique. Aussi bien l'engin que le type à l'intérieur créent un effet de bizarrerie. Le village a déjà perdu son instituteur et son curé, je ne veux pas le priver de ce personnage pittoresque de petit vieux au volant de son auditorium mobile.

Le goût des pérégrinations automobiles m'est passé. Et pour les courses, j'ai Dorothée. Elle fait cette corvée à ma place. Je m'entends bien avec elle. Au départ, ce n'était pas gagné. Puis on s'est trouvés, non pas des goûts communs, mais une inclination commune. Elle est très contre-culture, altermondialisme et tout le tremblement.

Je ne me reconnais pas là- dedans, je m'en fous complètement à dire vrai. Elle n'écoute plus les zozos du rock alternatif de sa jeunesse. Je n'écoute plus les hurleurs du hard rock. On s'assagit chacun de notre côté. Du coup, on se retrouve sur certaines musiques, avec même des explorations rétrospectives du côté du blues et de la country. Quand elle a fini de ranger les courses, je lui fais écouter Johnny Cash ou Buddy Guy. Des vieux chanteurs qu'elle connaissait de nom, sans pouvoir mettre un timbre de voix dessus. Je ne cherche pas spécialement à l'instruire, ni à former son goût, je veux juste lui nettoyer les oreilles des insanités musicales qu'elle a dû entendre dans les rayons de la supérette.

J'ai passé mon deuxième hiver dans ce pavillon. Durant le premier, je vivais encore sur les émoustillantes sensations d'un emménagement tout frais, l'illusion d'un nouveau démarrage dans ma vie. Un an plus tard, l'excitation est retombée, les illusions envolées. Je peux apprécier intactes les langueurs hivernales en zone rurale. Les jours courts et le ciel bas, le bar vide et les rues mortes, les heures grises et les idées noires...

.....

.....

J'habite en bout de village, après c'est la plaine. Je m'y hasarde à l'occasion, quand quelques rayons de soleil s'immiscent entre deux séquences grisaille. Je marche sans but dans des chemins qui n'ont rien de bucolique. Je relève la tête au passage des mouettes qui s'éloignent de la côte pour rejoindre une décharge située non loin. Leur cri réveille en moi des souvenirs balnéaires : les parties de sexe dans les dunes avec Clarisse. Les mouettes peuvent bien fouiller les poubelles, leurs piailllements aigrelets sont chez moi indéfectiblement liés aux joies sensibles de l'été et au pur plaisir de vivre.

Mon vieux tracteur ne veut plus rien savoir. Deux hivers dehors lui ont été fatals. J'ai rechargé la batterie et changé le démarreur, mais rien n'y fait. Je ne me résous pas à l'abandonner au ferrailleur. C'est le seul objet qui me reste de mon passé agricole. Tant que je vivrai, il restera là à rouiller tranquillement sur ses quatre roues à plat. N'en déplaise à monsieur le maire qui n'aime pas trop les vestiges rouillés dans le paysage et les signes de laisser-aller chez ses administrés.

.....